

le deuxième ouvrage de la série qu'il dirige à Brill, une dizaine d'articles portant sur ces grands inconnus du Moyen Âge est-européen qui sont les Avars, les Bulgares, les Khazars et les Coumans. L'éditeur ambitionne de renforcer ainsi le dialogue scientifique entre les médiévistes est-européens et occidentaux – c'est l'esprit d'une époque, car les byzantinistes renouent également les contacts avec les spécialistes du Moyen Âge occidental –, et de témoigner, à travers des approches complémentaires, de la reconfiguration en cours des champs de recherche en archéologie et en histoire médiévale dans les pays de l'Europe de l'Est.

On peut ainsi constater comment les « nomades » disparaissent progressivement des agendas scientifiques et comment l'« Orient » d'autrefois s'europeanise, en s'installant résolument, à force de liens et de rapports réciproques, à côté de ses voisins occidentaux. Un monde « sauvage », supposé monolithique et xénophobe, se mue graduellement en une « société multiculturelle », en garant de la sécurité et de la tolérance. On songe, par exemple, à la continuité des communautés chrétiennes dans le Khaganat avaro, mise en lumière par Tivadar Vida. Ce changement de perspective s'accompagne d'un réexamen des chronologies – de l'« Âge avaro » (Peter Stadler) ou de la Bulgarie préchrétienne (Uwe Fiedler) –, et d'une reconsidération critique de l'identité ethnique : des populations du Khaganat avaro (Peter Stadler) ou des Coumans, dans l'Égypte mamelouke (Dimitri Korobeinikov) et à l'est des Carpathes (Victor Spinei). Une attention particulière est prêtée à la signification sociale et/ou politique du matériel archéologique : les trésors numismatiques (Péter Somogyi), le symbolisme des pièces de bronze et d'argent, datant des VI<sup>e</sup>–VII<sup>e</sup> siècles, en provenance d'Ukraine (Bartłomiej S. Szimoniewski), les étriers avaro (Florin Curta), les sabres d'origine hongroise en Bulgarie (Valeri Iotov). Des communautés considérées comme éminemment pastorales dévoilent une complexité inattendue et une maîtrise de techniques élaborées, comme, par exemple, la métallurgie, chez les Avaro, étudiée par Orsolva Heinrich-Tamaska.

La « fiction » historique – l'adaptation ou la construction du passé en fonction des besoins du présent – n'est pourtant pas une invention des temps modernes. Tsvetelin Stepanov montre comment le titre de khagan a pu être artificiellement attribué aux souverains bulgares préchrétiens vers 1200 en relation avec une idéologie politique et apocalyptique fondée sur l'*Apocalypse* de Pseudo-Méthode, texte traduit en slavon au XI<sup>e</sup> siècle. Il ne faut pas s'en étonner, car on sait que les apocryphes apocalyptiques dissimulent ordinairement des enjeux identitaires. On se reportera, pour la Bulgarie médiévale, aux travaux de Vasilka Tăpkova-Zaimova et d'Anissava Miltenova et à ceux, plus récents, d'Angel Nikolov, ces derniers faisant étonnamment défaut de la bibliographie du chercheur bulgare.

Le présent recueil d'études parvient à donner une image représentative de l'état actuel des recherches sur le Moyen Âge est-européen, de leurs méthodes, problèmes et perspectives. Son éditeur a pleinement droit à notre gratitude, également en tant que directeur d'une collection à laquelle nous souhaitons un long et fertile avenir.

Andrei Timotin

Victor SPINEI, *Universa Valachica. Românii în contextul politic internațional de la începutul mileniului al II-lea, (Les Romains dans le contexte politique international du début du second millénaire)*, Chișinău, Éd. Cartdidact, 2006, 780 p.

Le livre offre une sélection de seize études publiées durant les dernières décennies, avec la référence à la première édition, des *Addenda* étant placées à la fin de chaque étude après le résumé. Ces « *Addenda* » renouvellent le sujet, faisant l'état des lieux autour de la question traitée et signalant la bibliographie récente. Nombreux et largement commentés, ces suppléments bibliographiques constituent une véritable bibliographie raisonnée des sujets traités.

Toutes les études recueillies dans le volume – leurs riches « *Addenda* » y comprises – sont en roumain, qui est aussi la langue de leur première parution, tandis que les résumés sont en français d'habitude, mais il y en a aussi deux en allemand et deux en anglais, car le livre s'adresse également aux spécialistes de l'étranger.

Le contenu du massif volume est divisé en quatre chapitres, à savoir (I) « L'ethnogenèse roumaine et les anciennes mentions écrites sur les territoires carpatobalkaniques », avec cinq études, (II) « Aspects terminologiques, démographiques, économiques et politiques spécifiques aux régions roumaines à l'est des Carpates », avec quatre études, (III) « Les Roumains et les dernières vagues migratrices », avec quatre études, et (IV) « La genèse de la vie urbaine dans l'espace carpatodniestrin », avec trois études.

Abordant les *Lignes directrices du problème de l'ethnogenèse roumaine* (p. 21–45/56, l'auteur remarque un fait très important pour l'archéologie et l'historiographie roumaine actuelle, c'est-à-dire la résurrection des thèses soutenues par Peisker en 1917 et continuées par Rásonyi jusque vers la fin du siècle dernier, selon lesquelles les Roumains (ou une partie de ceux-ci) seraient les descendants des anciennes tribus turcs et tartares originaires des steppes eurasiatiques, christianisés, au cours de leur migration vers l'ouest, par les cnèzes russes, et romanisés après leur migration dans les contrées du Bas-Danube (p. 48–49).

L'étude suivante, *La signification des ethnonymes archaïsants « daces » et « gètes » dans les sources byzantines des Xe–XVe siècles* (p. 57–83/90), s'inscrit dans un large et profond sillage de la byzantinologie, l'étude des tendances archaïsantes, même atticistes, de la littérature byzantine ; on pourrait dire qu'il y a ici une question « homérique » de cette littérature : les sources byzantines utilisent assez souvent des noms antiques pour désigner des réalités ethniques contemporaines. Ce procédé stylistique ayant été appliqué aussi aux Roumains du Moyen Âge, il faut faire preuve d'érudition et même de talent pour les découvrir. Aux exemples réunis par l'auteur, on pourrait ajouter le berger « dace Syrmpanos », donc Şerban, anthroponyme fréquent jusqu'à nos jours et chez les Roumains seulement, tirant son origine du nom commun roumain « şerb », qui vient du latin « servus ». Ce personnage est mentionné par l' « Histoire » de Jean Cantacuzène au XIV<sup>e</sup> siècle. La survivance de la notion de la « Mysie » et des « Moesiens » au XVIII<sup>e</sup> siècle est attestée par l'épithape de Sultana Racoviță, à l'église Golia de Jassy (p. 76), et l'on pourrait ajouter le nom de Iosipos Moisiodox (1725–1800), originaire de Cernavodă et directeur de l'Académie princière de Jassy (1765–1775). On peut considérer ces pages comme un plaidoyer pour la continuation de la série « Fontes Historiae Daco-Romanae ».

Après *La Bucovine pendant le millénaire obscur* (p. 91–149/156), où l'archéologie augmente considérablement la valeur des sources écrites, la quatrième étude concerne les *Informations sur les Vlaques dans les sources nordiques médiévales* (p. 157–223/235), qui reprend les termes de Blakumann, Blakumen, Blökumenn, Blökumannaland dans ces sources, avec la conclusion qu'il doit s'agir des Vlaques et des pays de ceux-ci, plutôt que des Coumans « noirs » (p. 235). Nous nous permettons ici d'affirmer qu'il n'y a pas eu une opposition totale entre les deux notions, car les territoires roumains extra-carpatiques apparaissent quelquefois dans les sources comme étant au pouvoir des Coumans, comme une *Cumania* « noire » donc, où l'évêché des Coumans fut créé par la royauté hongroise avec le concours de la Papauté au XIII<sup>e</sup> siècle. Le livre récent de M. Neagu Djuvara sur l'origine coumane de Basarab I<sup>er</sup> doit être évoqué, malgré le caractère assez discutable de certaines assertions.

La dernière étude du premier chapitre porte sur *Les réalités ethniques et politiques au Bas-Danube au cours des XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles dans la Chronique de Michel le Syrien* (p. 237–287/293). On reproduit (p. 289) le texte grec de la lettre adressée par le sultan des Mamelouks à l'empereur Andronic III, auquel on donne le titre d'empereur de la Bulgarie, de la Blaquie et de l'Alanie, et on met ce texte en relation avec la lettre adressée à l'empereur Jean VI Cantacuzène. On doit corriger en « na gnôriôs » le verbe « na gnôriôs », à l'avant-dernière ligne du texte de la p. 289.

Le chapitre suivant du livre commence par l'étude *La terminologie politique de l'espace est-carpatique à l'époque de la formation des Etats* (p. 297–313/318), où l'auteur trouve l'occasion de répliquer aux allégations de Vasile Stati dans *Istoria Moldovei*, Chişinău, 2002. Suivent les *Restructurations ethniques au nord des Bouches du Danube aux XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles* (p. 319–352/366), avec d'intéressants commentaires sur la toponymie de la région, interprétée à la lumière des sources orientales. Les deux études suivantes abordent des *Aspects économiques et sociaux de l'évolution des communautés autochtones de l'espace est-carpatique aux X<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles* (p. 367–395/403), ainsi que

des *Formations politiques de la période précédant l'État médiéval à l'est des Carpates Orientales* (p. 405–417/418). Nous avons trouvé décevantes certaines conclusions selon lesquelles la vie nomade ou semi-nomade des Berladniks et des Brodniks « rend improbable leur soi-disant origine roumaine » (p. 416), car on sait beaucoup de choses sur la vie des Vlaques, surtout des bergers vlaques, dans l'Empire byzantin, dont le nomadisme a été exagéré assez souvent dans les débats historiques. Dans le célèbre fragment où Anne Comnène parle de la vie « nomade » des Vlaques, ce dernier terme n'est pas à prendre dans son acception moderne, étant mis en relation avec l'herbe, le fourrage, la nourriture des animaux, donc avec le pâturage, avec celui qui paît, qui pâture, *qui change de pâturage*, ce qui désigne donc la transhumance, détail fortement ancré dans l'histoire des Roumains. Loin de fournir un argument contre l'origine roumaine des Berladniks et des Brodniks, le détail invoqué par l'auteur plaide plutôt, à notre avis, en faveur du caractère roumain de ceux-là. D'autre part, si pas même les habitants de la région de Bolohov(o), ou de la « villa Valachorum » de Bolehov (identique ou différente de la première), ne sont pas une ethnie néo-latine (p. 410 et 418), chose admise par une partie de l'historiographie dès le XIX<sup>e</sup> siècle, ceci pose une question bien grave: où doit-on vraiment chercher les Roumains durant le « millénaire obscur » ?

La première des études du troisième chapitre examine *La migration des Hongrois dans l'espace carpatodanubien et leurs contacts avec les Roumains aux IX<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles* (p. 421–515/520), elle s'étend sur une centaine de pages, et on y manifeste une profonde connaissance des auteurs magyars, ceux de la diaspora y compris ; ce travail a été entrepris après la parution de l'édition hongroise de l'« Histoire de la Transylvanie », en 1986. Suivent *Les populations turques dans les régions roumaines aux X<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles : aperçu synthétique* (p. 521–535/540), une communication au Congrès International des Études Sud-Est Européennes à Ankara en 1986. L'auteur accorde une attention spéciale à l'époque tourmentée et dramatique de l'invasion mongole, dans les études portant ces deux titres : les *Chroniqueurs italiens à propos des répercussions de la grande invasion mongole de 1241–1242 sur les Roumains* (p. 541–592/59) et *Les Roumains et la grande invasion mongole dans les ouvrages des chroniqueurs florentins de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle* (p. 599–621/626). Il est question du dominicain Riccoldo da Monte Croce, né vers 1242 ou 1243, ainsi que du chroniqueur Giovanni Villani (≈ 1275/1280–1348).

Le dernier chapitre contient trois études consacrées aux débuts de la vie urbaine dans l'espace de la Moldavie médiévale : *Généralités concernant la genèse des villes médiévales en Moldavie* (629–651/657), *Les débuts de la vie urbaine à Bârlad et le problème des Berladniks* (659–689/691), et enfin, *Le commerce et la genèse des villes du sud-est de la Moldavie, XIII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles* (693–769/780). On y retrouve l'opinion selon laquelle les Berladniks seraient « une population à moitié nomade (peut-être d'origine turque », p. 683), dont le nom a aussi la signification de « brigand » (p. 684), ce qui nous rappelle certaines opinions plus anciennes de l'historiographie (p. 668, n. 42).

Il nous faut remarquer l'excellente connaissance des sources et les nouveautés bibliographiques russes. M. Victor Spinei domine toujours la vaste bibliographie des questions traitées.

Tudor Teoteoi

Cătălina VELCULESCU, *Nebuni întru Hristos*. București, Ed. Paideia, 2008. 312 p.

Jésus dit alors à ses disciples: «... qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de Moi la retrouvera.» (*L'Évangile selon Mathieu*, 16, 25). L'idée se retrouve dans *La première Épître aux Corinthiens* de l'Apôtre Paul (3, 18–19): «Si quelqu'un parmi vous se croit un sage au jugement de ce monde, qu'il se fasse fou pour devenir un sage ; car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu.»

L'histoire de la religion et l'histoire de la littérature conignent l'existence de gens ayant décidé, à un moment donné de leur vie, de devenir «des fous en Christ», c'est à dire renoncer à bon escient à l'apparente sagesse de ce monde. Il s'agit d'une forme radicale d'ascèse car, outre la privation de nourriture et d'abri, de relations naturelles avec leurs semblables, ils se détachaient d'eux-mêmes, de leur statut d'être pensants. Ils renonçaient ainsi à tout ce qui aurait pu s'approcher de la moindre enrégimentation au monde qu'ils considéraient, à l'instar de Jésus, «dominé par le mal».